

Sewrin, Charles Augustin
Le drôle de corps

Sewrin.

Le drôle de corps.

1823.

LE

DROLE DE CORPS,

COMEDIE

EN UN ACTE ET EN PROSE,

PAR M. SEWRIN,

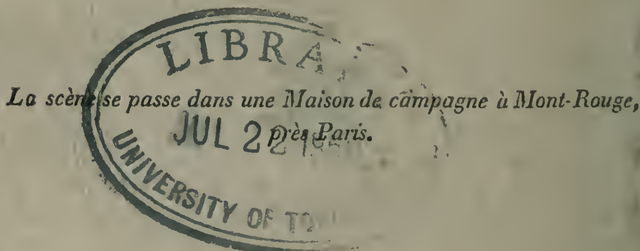
REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS A PARIS SUR LE THÉATRE DU PANORAMA, LE 3 AOUT 1822.



PARIS,
U GRAND MAGASIN DE PIECES DE THEATRES ANCIENNES ET MODERNES,
CHEZ Mme. HUET, LIBRAIRE-EDITEUR,
E DE ROHAN, No. 21, AU COIN DE CELLE DE RIVOLI
ET BARBA, LIBRAIRE, AU PALAIS-ROYAL.

1823.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
M. PERNET, bourgeois retiré à Mont-Rouge	M. THÉODORE.
ASPASIE, sa nièce	Mlle. ELISE.
NANETTE, sa servante	Mme. MERCIER.
EUGENE, cousin et amant d'Aspasie	M. St.-ERNEST.
M. DE LA BUSSIERE, ami d'Eugène, drôle de corps	M. BERTIN.
M. PIVOINE, bourgeois de Paris, marchand pépiniériste, et devant épouser Aspasie	M. BOUFFÉ.



La scène se passe dans une Maison de campagne à Mont-Rouge, près Paris.

Nota. Cette Edition est exactement conforme à la représentation et au manuscrit déposé au Ministère.

IMPRIMERIE DE HOCQUET.

LE DROLE DE CORPS,

COMEDIE EN UN ACTE,

Le Théâtre représente la campagne ; à gauche, la maison de M. Pernet, à droite, une table de pierre sous de grands arbres.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. PERNET, ASPASIE.

M. PERNET, *parlant en sortant de la maison, il a plusieurs papiers à la main.*

Nanette, voyez si le cheval est à la carriole... (*à sa nièce*), ma chère amie, voilà tous tes papiers en règle, ton père m'a envoyé de Saint-Vallery, tout ce que je lui ai demandé, son consentement formel à ton mariage, l'extrait mortuaire de ta mère et ton acte de naissance... tiens, tu le vois. tu es du cinq août, quatre vingt quinze.. il y a aujourd'hui vingt ans trois mois et dix-sept jours que tu es née pour la première fois.

ASPASIE.

Eh! mon oncle! je sais bien mon âge.

M. PERNET.

Non, mais c'est qu'hier encore, quelqu'un qui a connu ta mère, voulait me soutenir que tu n'avais que dix-neuf ans... et moi, j'étais sûr du contraire. Ta mère s'est mariée en 94, à la mi-mai. Je me rappelle que je lui envoyai pour présent de noce, les premières cerises de mon jardin. Tu vins au monde six mois... non, qu'est-ce je dis.. quatorze mois après son mariage. Il n'y a personne comme moi pour savoir les dates, je ne me trompe jamais.

SCÈNE II.

Les Mêmes, NANETTE.

NANETTE.

Monsieur, la carriole est prête.

M. PERNET.

Ah! bon; Nicolas a t-il mis de l'avoine dans le coffre, et une botte de foin derrière, pour le dîner... du cheval, s'entend.

NANETTE.

Oui, monsieur.

M. PERNET.

Dis à Nicolas qu'il n'oublie pas mon licol.

NANETTE.

Tout y est, monsieur; Nicolas sait bien que vous n'allez jamais sans licol.

M. PERNET.

A la bonne heure (*à sa nièce*), ainsi je vais partir pour Long jumeau, et porter à mon notaire, les noms, prénoms, âge, qualités, domicile et profession de ton futur. Nous sommes convenus que le contrat serait signé demain.

ASPASIE.

Demain!

M. PERNET.

Oui; es-tu contente, ma chère Aspasie? Demain, M. Pivoine viendra tout exprès de Paris, pour mettre le sceau à ton bonheur. C'est à moi pourtant que tu dois ce mariage là; dis que tu n'as pas un bon oncle. Je n'ai rien à te donner; ton père n'a que sa place pour vivre; mais, M. Pivoine à deux mille écus de rentes bien constituées, sans compter son fond de pépiniériste. J'espère que tu seras heureuse, et que tu ne devais pas t'attendre à un établissement aussi avantageux... Mais le temps se brouille... je m'en vais bien vîte de peur d'avoir de la pluie en route; adieu, ma bonne amie.

Il l'embrasse et s'en va.

SCÈNE III.

ASPASIE, NANETTE.

NANETTE.

Eh bien, mamselle, tous les beaux discours de M. Pernet, votre oncle, ne vous ont pas rendue plus gaie que ça?

à peine, lui avez-vous répondu un mot, faut convenir que si vot futur vous reproche queuq'défaut, ça ne sera pas celui de trop parler...

ASPASIE.

Et, que veux-tu que je te dise... je vais me marier; eh bien, voilà tout.

NANETTE.

Voilà tout! ah! je voudrais bien être à votre place.

ASPASIE.

Eh bien, épouse M. Pivoine.

NANETTE.

Plaignez-vous donc; vous n'avez pas d'fortune et vous trouvez un homme qui vous en apporte.

ASPASIE.

Un homme... quel homme!

NANETTE.

Quel homme! à la bonne heure s'il était tortu, bossu ou bancale; mais M. Pivoine est droit comme un tournesol; sans être jeune, il n'est pas trop vieux; vingt ans d'plus qu'vous, c'est comme si vous étiez du même âge.

ASPASIE.

Mais sa figure, sa tournure, son esprit?

NANETTE.

Eh mam'selle! six mille livres de rentes valent b'en mieux que tout ça, d'l'esprit, d'l'esprit, est-ce avec d'l'esprit qu'vous aurez une bonne maison, une bonne table, et d'bons amis?

ASPASIE.

Tais toi, tu es folle.

NANETTE.

C'est ça, folle, je gage que queu'q gentil damoiseau vous a monté ainsi la tête.

ASPASIE.

C'est très-possible.

NANETTE.

Nos jeunes gens de Mont-Rouge, ne sont pourtant pas assez mirliflors pour vous; il vous en faut de plus huppés.

ASPASIE *sortant, comme si elle avait un secret et qu'elle ne voulût rien dire.*

Tu voudrais bien savoir mon secret... adieu, Nanette.

Elle rentre dans la maison.

SCENE IV.

NANETTE, *seule.*

Son secret ! elle a donc un secret ? Voyez-vous ces p'tites filles, comm'c'est dissimulée !

Mais qu'est-c'qui vient-là ? ah ! depuis que la moisson est faite, on n'voit plus que des gens qui chassent.

SCÈNE V.

NANETTE, EUGENE, M. DE LA BUSSIÈRE, *ces deux derniers sont en petites vestes de chasse avec la casquette, le fusil et la gibecière.*

EUGÈNE, *paraissant le premier par le fond à droite ; il dit à La Bussière, qui le suit d'un air harrasssé.*

Par ici... par ici... nous trouverons des personnes de connaissance.

LA BUSSIÈRE.

Oui ; est-ce encore du gibier comme celui que nous venons de tuer ; la belle capture ! un geai que nous avons pris pour une grive, et un chat qui de loin avait l'air d'un lapin, ce n'est pas tout, je meurs de chaud, de faim et de soif.

EUGÈNE.

Viens, nous allons nous rafraîchir, voici la maison où demeure ma petite cousine.

LA BUSSIÈRE.

Boit-on, mange-t-on chez ta cousine ?

EUGÈNE.

Oui... oui... avance... je crois que j'aperçois la bonne de M. Pernet... (*Il s'avance*). Je ne m'étais pas trompé. Bonjour, mademoiselle Nanette.

NANETTE.

Monsieur, vot'... eh ! c'est M. Eugène, pardon je n'vous reconnaissais pas, monsieur, avec vot'casquette et vos guêtres, et puis c'est qu'il y a un an dans c'temps ici que je n'vous ai vu... comme vous être grandi !

EUGÈNE.

Tu trouves ?

NANETTE.

Oui ; l'an passé, vous aviez l'air d'un écolier ; à présent...

EUGÈNE.

J'ai l'air d'un homme, n'est ce pas ?

NANETTE.

C'est vrai ! Comm'ça pousse les jeunes gens !

EUGÈNE.

M. Pernet est-il ici ?

NANETTE.

Non, il vient de partir pour Long jumeau.

EUGÈNE.

Tant mieux ! et ma cousine, ma chère petite cousine ?

NANETTE, *à part*.

Ah ! v'là l'secret ' faisons-lui un petit mensonge pour voir... (*haut*), mam'selle n'y est pas non plus.

EUGÈNE.

Oh ! que me dis-tu là... tu me désespères !

LA BUSSIÈRE.

Allons, pas plus de cousine que de perdrix ; c'est jouer de malheur.

NANETTE, *avec malice*.

Mais, monsieur... on n'vous attendait pas, je crois ?

EUGÈNE.

Elle ne m'attendait pas précisément, non, mais l'autre jour, à Paris où j'eus le bonheur de la rencontrer, je lui avais promis que je viendrais dans la semaine chasser aux environs.

NANETTE, *à part*.

On s'est vu à Paris... je n'suis plus étonnée...

EUGÈNE.

Que je m'en veux d'avoir si mal choisi mon jour !

LA BUSSIÈRE, *entrouvrant sa gibecière*.

Tu sais qu'il n y a rien à l'ambulance, informe-toi donc s'il y a des vivres au quartier général.

EUGÈNE.

Nanette, nous mourons de faim, tu vas au moins nous donner à déjeûner !

NANETTE.

Et de quoi ? Monsieur n'y est pas. Je n'ai que du pain et de l'eau.

LA BUSSIÈRE.

Des chasseurs au pain et à l'eau ! c'est donc une maison d'arrêt que votre maison ?

NANETTE.

Dame ! est-c'que vous n'avez pas d'gibier dans vot'carnacière ?

LA BUSSIÈRE.

Oh ! si, parbleu... je n'y pensais pas... (*Il tire le grai de sa gibecière*). Tenez, mettez nous ce perdreau là à la broche.

NANETTE, *riant et tenant le geai par les pattes.*

Vous appelez ça un perdreau ?

LA BUSSIÈRE, *tirant un chat.*

Aimez vous mieux nous faire une gibelotte ?

NANETTE.

Ah ! qu'est-ce qu'est qu'ça.

LA BUSSIÈRE, *il le jette dans la coulisse.*

Eh bien ?... Quoi donc ? C'est un lapin de gouttière.

EUGÈNE.

Ma chère Nanette, tiens, voilà ma bourse, dépense, achète, fais-nous un bon déjeûner, et le reste sera pour toi.

NANETTE, *riant.*

Ah ! ah ! le pauvre garçon ! gardez votre argent ; c'était pour rire. Monsieur est parti, c'est vrai ; mais mamselle et moi nous sommes les maîtres du logis, et nous allons vous traiter comme il faut.

EUGÈNE.

Ah ! à la bonne heure, parle donc ; tu m'avais effrayé. (*Il va pour entrer dans la maison*).

NANETTE.

Eh bien ? Où allez vous ?

EUGÈNE.

Je vais voir ma cousine.

NANETTE.

Doucement, monsieur, ça n'se fait pas comm'ça. Je vais prévenir mamselle ; et vous aurez la bonté de l'attendre ici.

EUGÈNE.

Dépêche-toi.

SCENE VI.

EUGÈNE, LA BUSSIÈRE.

EUGÈNE.

Un peu de patience, mon cher La Bussière, nous allons bientôt reprendre nos forces.

LABUSSIÈRE.

J'y compte, car je ne me nourris pas, comme toi, d'amour et de beaux sentimens. Mais comment trouves-tu cette grosse dondon qui s'avise de rire aux dépens de nos estomacs, pendant que nous sommes là, deux heures, à bayer aux corneilles?

EUGÈNE.

Bah! au total, c'est une bonne fille; et tu vois que...

LA BUSSIÈRE.

Sois tranquille, je lui revaudrai ça en temps et lieu.

EUGENE.

Ah! je t'en prie, ne va pas faire de mauvaises plaisanteries chez ma cousine, au moins.

LA BUSSIÉRE.

N'aie pas peur, n'aie pas peur.

EUGÈNE.

C'est que je te connais, quand tu trouves l'occasion de rire aux dépens de quelqu'un, tu ne la laisses pas échapper.

LABUSSIÈRE.

Oh! c'est bon à Paris, en société, ça amuse; mais ici... les gens de campagne sont si simples, si crédules, il n'y a pas de mérite à les tromper.

EUGÈNE.

Les gens de campagne!.. ça n'empêche pas que, ce matin encore, tu ne te sois diverti aux dépens de ce pauvre garde-champêtre, qui t'a demandé ta permission de chasse

LABUSSIÈRE.

Que veux-tu? il me demande : *De quel droit chassez-vous?* (*Il déclame.*)

« Du droit qu'un esprit ferme et vaste en ses desseins
» A sur l'esprit grossier des vulgaires humains...
— Ah! c'est différent... passez.

EUGÈNE.

Prends-y garde, tu t'es fait déjà vingt affaires...

LABUSSIÈRE.

Oui; mais comme je les ai esquivées, heim ?

EUGÈNE.

Je crois bien, en te sauvant à toutes jambes.

LABUSSIÈRE.

Laisse-donc.

EUGÊNE.

Cela ne t'est pas arrivé encore, il y a quelque temps, lorsque tu as versé une caraffe d'eau sur la tête de cet homme?

LABUSSIÈRE.

Parbleu, il voulait m'assommer à coups de bûches.

EUGÊNE.

Dis donc à coups de canne.

LABUSSIÈRE.

L'homme à la caraffe, j'ai cru que c'était une bûche. Ah! ça, est-ce que ta mam'selle Nanette nous a plantés là pour reverdir? vois-donc si elle vient.

EUGÈNE.

La voici; tais-toi.

LABUSSIÈRE.

C'est bien heureux.

SCENE VII.

Les Mêmes, NANETTE, *revenant avec un panier rempli de tout ce qu'il faut pour le déjeuner.*

NANETTE.

Venez... venez... mettez-vous ici, à l'ombre... sous ces arbres, vous serez plus au frais.

LABUSSIÈRE.

Ah! je respire.

Il s'assied au côté droit de la petite table de pierre.

EUGÈNE.

Eh bien! et ma cousine ?

NANETTE.

Tout à l'heure, tout à l'heure; voilà du vin, du pain, un restant de pâté de lièvre que Monsieur a pris l'aut' jour aux lacets.

LABUSSIÈRE.

Est-ce le lièvre ou le pâté qu'il a pris?

NANETTE.

C'est le lièvre, monsieur.

LABUSSIÈRE.

En ce cas je prends le pâté, moi.

Il en coupe une grosse tranche; il boit, il mange sans interruption.

EUGÈNE.

Mais ma cousine?

NANETTE.

Un moment; vous entendez bien que, pour se montrer, on a voulu faire un bout de toilette... Ah! M. Eugène, on a ben des chagrins, allez.

EUGÈNE.

Des chagrins!

NANETTE.

Est-ce que vous ne savez rien de son mariage?

EUGÈNE.

De son mariage?

NANETTE.

Avec M. Pivoine.

EUGÈNE.

Mais j'ai cru que c'était une affaire manquée.

NANETTE.

Manquée! son oncle est allé à Longjumeau pour le contrat, qui doit être signé demain.

EUGÈNE.

Demain!

LABUSSIÈRE, *buvant.*

A ta santé, grand cousin.

EUGÈNE.

Ah! mon ami, je suis bien malade, va.

LABUSSIÈRE.

Fais comme moi, tu te porteras beaucoup mieux. Je me sens en état maintenant de courir la grosse bête.... mets-toi là.

NANETTE.

Voici mamselle.

SCENE VIII.

Les Mêmes, ASPASIE, *avec une petite parure simple, mais jolie.*

EUGÈNE, *courant au-devant d'elle.*

Ma cousine!

ASPASIE.

Mon cher Eugène! c'est vous!

Ils s'embrassent.

NANETTE.

Je savais bien moi qu'il y avait queuq' dessous d' cartes.

LABUSSIÈRE, *s'amusant à fredonner tout en mangeant.*

Bon jour, mon cousin.
Bon jour, ma cousine.

ASPASIE, *surprise.*

Quel est donc ce monsieur?

EUGÈNE.

Oh! ne craignez rien; c'est un de mes amis qui est venu chasser avec moi.

Labussiére, voyant qu'on le regarde, se léve et salue sans rien dire.

ASPASIE.

Ma chère Nanette, tu sais tout à présent; j'espère bien que tu ne me trahiras pas.

NANETTE.

Moi! oh! par exemple, mamselle... Causez, causez.... j' suis là, aux alentours, pour voir si queuq' fois monsieur vot' oncle ne s'aviserait pas de revenir.

Elle s'en va par le fond à gauche.

SCENE IX.

Les Mêmes, excepté NANETTE.

EUGÈNE.

Mais contez-moi donc... Je suis d'une impatience... on veut vous marier?

ASPASIE.

Oui, avec M. Pivoine, ce riche pépiniériste...

EUGÈNE.

De la rue des Amandiers... Je le connais... un petit... la figure plate?

ASPASIE.

C'est cela même. Mon oncle... (*Labussière, pendant ce temps, quitte sa place avec malice et vient, sans rien dire, se placer à la droite d'Aspasie; il tire un cornet de sa poche, le met à son oreille et se penche un peu comme pour entendre la conversation. Aspasie, se retournant, l'aperçoit dans cette position, et s'interrompt pour dire à Eugène*) : Ah! mon dieu! est-ce que votre ami est sourd?

EUGÈNE, *s'apercevant à son tour de la plaisanterie de Labussière.*

Lui?... Oh! toujours sa maudite manie de.... Je vais m'emparer du cornet, moi.

Il le lui arrache des mains.

LABUSSIÈRE.

Laisse-donc, laisse-donc.

EUGÈNE, *mettant le cornet dans sa gibecière.*

Tu ne l'auras que quand je voudrai. Ma cousine, je vous donne M. de Labussière pour le plus drôle de corps que je connaisse, et je vous conseille de vous méfier de lui.

LABUSSIÈRE, *bas à Eugène.*

Tu as tort de dire ça; je suis sûr que la petite cousine aurait donné dedans.

ASPASIE.

Monsieur pourtant n'a pas l'air...

EUGÈNE.

Non, il n'a pas l'air; mais avec son sang-froid imperturbable, il vous trompe le mieux du monde.

LABUSSIÈRE.

Wat, watt, water, whero, weroy, ou wam well, tatt, ist, wery, good, leid, etc.

ASPASIE.

Il est donc anglais, votre ami?

EUGÈNE.

Anglais.... anglais de contrebande.... il parle français comme vous et moi... c'est...

LABUSSIÈRE, *parlant très-vîte, sans dire une phrase qui ait quelque sens; on n'entend que par-ci par-là des mots bien articulés.*

Mademoiselle, ne croyez pas que.... parce que.... de monsieur Eugène.... mon ami.... les circonstances.... l'occasion... le respect... aux demoiselles... par exemple, je vais vous citer un trait.

ASPASIE.

Monsieur, pardon... je n'entends pas.

LABUSSIÈRE.

C'est que vous n'écoutez pas assez vîte. Je vous disais qu'une fois.... (*Il fait beaucoup de gestes, comme s'il racontait une histoire sérieuse. C'est à l'acteur à arranger lui-même ce qu'il a à dire; je crois même que, pour produire plus d'effet, il ne faut avoir rien de préparé. Il achève en disant :* Vous comprenez bien, mademoiselle.

ASPASIE.

(*Par politesse*). Oui, monsieur. (*Bas à Eugène, en riant*). Qu'est-ce qu'il a dit?

EUGÈNE.

Rien du tout. Comment, ne voyez-vous pas, ma cousine, qu'il abuse de votre complaisance? c'est un fou, je vous dis de ne pas l'écouter.

LABUSSIÈRE, *ayant l'air de se fâcher.*

Oh! ma foi, si on ne peut pas rire avec toi, je reprends mon fusil, mon chapeau, et je te souhaite bien le bon soir.

(*Il prend son fusil qui était près d'un arbre, et sa casquette sur un banc, mais, en marchant très-vîte, il feint de se heurter contre une grosse branche d'arbre, et tombe tout de son long par terre.*

ASPASIE, *effrayée.*

O ciel!

EUGÈNE.

Ah mon dieu!

ASPASIE.

Il s'est fait mal... venez donc l'aider.

EUGÈNE; *le relevant.*

Tu t'es fait mal?...

(*Aspasie et Eugène le soutiennent chacun par un bras; Labussiere marche en boitant, et affecte la plus grande douleur.*

LABUSSIÈRE.

Ah! oi... oi... aouf....

EUGÈNE.

Est-ce que tu t'es blessé à la jambe?

LABUSSIÈRE.

Af... oui... c'est ce... oh! je ne pourrai pas continuer; le cœur me manque.

ASPASIE.

Un verre d'eau... donnez-lui un verre d'eau.

EUGÈNE *prend un verre sur la table, et va près de la coulisse à gauche, en disant:*

Un verre d'eau.

ASPASIE, *à Eugène, lui prenant le verre.*

Donnez, donnez... je vais à la maison.

LABUSSIÈRE.

C'est inutile. (*Il saute sur l'épaule d'Eugène*). Soutiens-moi, Châtillon.

EUGÈNE.

Châtillon... eh que le diable t'emporte. Va, tu nous a fait une peur.

LABUSSIÈRE, *courant et sautant.*

Ah!... t'y voilà pris tout de même.

EUGÈNE.

Oui, mais une autre fois casse-toi bras et jambe, ça me sera égal; je te laisserai là.

LABUSSIÈRE.

Allons, allons, ne te fâche pas Je vais rester tranquille. Parlez de vos amours, de votre mariage, de monsieur Pivoine... oh! par exemple, vous n'avez qu'à me le livrer, celui-là, je me charge de lui faire voir du pays.

EUGÈNE.

Ma foi, tu me donnes là une bonne idée... si ma cousine voulait...

(*Nota*). Il faut que cette scène soit jouée si naturellement que le public lui-même soit dupe jusqu'au mot Châtillon.

ASPASIE.

Moi, je veux bien tout ce qui pourra empêcher qu'il ne soit mon mari.

EUGÈNE.

Vous dites qu'il vient demain?

ASPASIE.

Oui, demain matin.

EUGÈNE.

Labussière qu'en penses-tu? couchons à Mont-Rouge cette nuit?

LABUSSIÈRE.

C'est ça, et demain à la pointe du jour, je me mets en embuscade, je guette ma victime... Vous verrez.

SCENE X.

Les Mêmes, NANETTE.

NANETTE, *accourant.*

Mamselle, mamselle, devinez qu'est-c' qui arrive.

ASPASIE.

Mon oncle peut-être?

NANETTE.

Non, non; c'est bien pis qu' ça... monsieur Pivoine... votre futur.

TOUS.

Monsieur Pivoine!

NANETTE.

Il est entré de l'autre côté par la grille, avec une voiture chargée de fleurs de toutes les façons et de toutes les couleurs, qu'il fait placer en ce moment dans votre jardin.

ASPASIE.

Ah mon dieu! que faire, Eugène?

LABUSSIÈRE.

Retirons-nous bien vîte. Vous, mademoiselle, restez pour le recevoir.

ASPASIE.

Quel est votre projet?

LABUSSIÈRE.

Ma foi, je n'en sais rien encore... nous allons voir...

(*A Nanette*). La bonne, il faut que tu me procures tout ce dont j'aurai besoin; conduis-nous dans quelque chambre écartée.

NANETTE.

Dans la mienne.

Ils entrent tous trois dans la maison.

SCÈNE XI.

ASPASIE, M. PIVOINE.

ASPASIE, *seule.*

Ils n'ont pas voulu me mettre dans leur confidence; pourvu que.... Ah! je vais être bien inquiète.

M. PIVOINE, *habit vert et culotte rouge foncée, petite perruque ronde et très poudrée, chapeau à cornes; un bouquet de belles de nuit à la main.*

Je vous trouve donc, enfin mademoiselle; j'ai visité tous les coins et les recoins de votre jardin; je vous ai cherchée dans les tilleuls et dans les maronniers; je vous demandais aux échos, et personne n'a répondu.

ASPASIE.

J'étais ici, monsieur.

M. PIVOINE.

Alors, c'est tout simple; je devine à présent pourquoi vous n'étiez pas là-bas; vous ne m'attendiez que demain, hein?... mais je n'ai pu tenir à mon impatience... l'amour... l'espoir... le bonheur... J'ai pris un sapin à la place Maubert, et fouette cocher: me voilà, avec deux grenadiers que je viens de faire placer à votre porte.

ASPASIE.

Deux grenadiers!

M. PIVOINE.

Superbes! le plus petit n'a pas moins de six pieds.... il faut les voir... ce sont les plus beaux de ma pépinière.

ASPASIE.

Jevous remercie, Monsieur.

M. PIVOINE, *montrant le bouquet qu'il tient à la main.*

Quant à ce bouquet-ci, c'est une énigme que vous comprendrez tout de suite.

ASPASIE.

Une énigme en bouquet!

M. PIVOINE.

Oui, voyez... de quoi l'ai-je composé ?

ASPASIE.

Mais on appelle ça, je crois, des belles de jour.

M. PIVOINE.

Et ceci des belles de nuit.

ASPASIE.

Eh bien ! qu'est-ce que cela signifie?

M. PIVOINE.

Comment, cet emblême-là ne vous a pas sauté aux yeux tout de suite ? il est pourtant bien intelligible.

Air : *de Calpigi.*

Quand sous les lois du mariage
Une jeune fille s'engage
Et voit couronner son amour,
N'est-ce pas *la belle du jour ?* (bis)
Et, vers la fin de la journée,
Quand le flambeau de l'hymenée
Vers son cher époux la conduit...
N'est-ce pas *la belle de nuit?* (bis)

ASPASIE.

Vous êtes savant, M. Pivoine.

M. PIVOINE.

Mais on a l'honneur d'être membre d'une société d'agriculture, et ce n'est pas pour des prunes... Les plus illustres étrangers son venus visiter mes renoncules, et j'ose dire que mes oignons m'ont fait une réputation enviée par tous les artistes, fleuristes et pépiniéristes de la capitale.

ASPASIE.

On ne s'en douterait pas, tant vous êtes modeste.

M. PIVOINE.

A propos de ça, où est votre oncle? il m'a demandé de la graine de cochléaria, je lui en apporte.

ASPASIE.

Mon oncle est à Longjumeau.

M. PIVOINE.

Ah! ... chez le notaire? ... Vous êtes donc seule à la maison?

ASPASIE,

Non, Monsieur; car voici ma bonne.

SCÈNE XII.

Les Mêmes, NANETTE.

NANETTE, *paraissant avec un air triste:*

Vot' servante, M. Pivoine.

M. PIVOINE.

Bonjour, Nanette.

NANETTE.

Mamselle, elle est en ce moment dans le jardin ; allez vous en dans vot' chambre, si vous ne voulez pas la rencontrer.

M. PIVOINE, *à part, et avec un air de défiance.*

Rencontrer qui ?

NANETTE, *à Aspasie.*

Hum !... feignez d'avoir du chagrin.

ASPASIE, *s'en allant et feignant de pleurer.*

Ah! ma bonne, je suis désolée!

NANETTE, *de même.*

Ah! mamselle!

SCÈNE XIII.

NANETTE, M. PIVOINE.

M. PIVOINE.

Qu'as-tu?... qu'a-t-elle?... Qu'a ta jeune maîtresse, Nanette?

NANETTE.

Comment, Monsieur, est-ce qu'elle ne vous en a pas parlé ?

M. PIVOINE.

Parlé de quoi ?

NANETTE.

La pauvre petite!... vous savez du moins que sa tante est arrivée.

M. PIVOINE.

Sa tante!... quelle tante ?

NANETTE.

Madame de Cormoran.

M. PIVOINE.

De Cormoran !... Le drôle de nom ! et elle est arrivée de quand?

NANETTE.

Non, de St.-Vallery.

M. PIVOINE.

Je pense bien que c'est de St.-Vallery ; mais je te demande depuis quand est-ce qu'elle est arrivée?... de quel jour?

NANETTE.

Il y a trois jours... et c'est pour vous, Monsieur, pour vous seul qu'elle est venue ici.

M. PIVOINE.

Pour moi!

NANETTE.

Oui, M. Pernet lui a fait de vous un portrait si extraordinaire.. Il paraît que ça lui a monté à la tête ; elle a pris la poste, et depuis trois jours qu'elle est chez nous, elle ne fait que rêver, s'agiter, pleurer... Elle prononce votre nom, du matin au soir, vous demande à tous les échos de Montrouge... Enfin, Monsieur, je ne serais pas étonnée que cette tante-là ne voulût supplanter sa nièce, et que mamselle Aspasie trouvât dans sa parente une rivale capable de lui enlever votre cœur.

M. PIVOINE.

Oh! laisse donc, mon cœur!... mon cœur ne se laisse pas prendre comme ça.

NANETTE.

Cette femme-là, Monsieur, est un homme... et je souhaite que vous puissiez lui résistèr, quand elle sera dans votre maison.

M. PIVOINE.

Dans ma maison?

NANETTE.

Sûrement, elle compte bien demeurer chez vous avec sa nièce.

M. PIVOINE.

Oh! par exemple, elle compte sans son hôte ; un femme passe, mais deux...

NANETTE.

Ce n'est pas tout, Monsieur ; elle a amené avec elle de sa province, un grand homme sec.

M. PIVOINE.

Sec!

M. PERNET.

Qu'elle appelle son cousin.

M. PIVOINE.

Son cousin!

NANETTE, *riant.*

A la mode de Bretagne, je gage.

M. PIVOINE.

Eh bien! ne faudra-t-il pas que j'épouse aussi son cousin?

NANETTE.

Pardienne! c'est bien comm' ça qu'ils l'entendent.

M. PIVOINE.

Ah! tais-toi donc!... est-ce qu'ils me prennent pour un jobard?.... Les jolis cadeaux de noce qu'on voudrait me faire là... Oh! c'est ce que nous verrons.

NANETTE.

C'est-ce que nous allons voir; car j'entends madame de Cormoran.

M. PIVOINE.

Comment! c'est cette vieille sempiternelle que j'aperçois d'ici?

NANETTE.

Elle-même; la voilà qui vient de ce côté.

M. PIVOINE.

Je me sauve de l'autre.

NANETTE.

Oh! restez, Monsieur, il faut bien que vous fassiez queq' politesse à votre future tante.

SCENE XIV.

Les Mêmes, Mme. DE CORMORAN.

C'est La Bussière déguisée en vieille ridicule; coiffe noire, palatine, longues manchettes, mitaines noires, souliers à talons, canne à bec, etc.

Mad. DE CORMORAN, *entrant et courant vers Nanette. Avec une expression sentimentale.*

Où est-il? où est-il? ce cher petit M. Pivoine!... Nanette! Nanette!... on m'a dit qu'il était en ces lieux... Nanette! ne le dérobe point à ma vue?

NANETTE.

On vous a dit vrai, Madame, il est ici, et vous allez le voir.

Mad. DE CORMORAN.

Se pourrait-il ! . . . ah ! . . .

Heureux moment ! bonheur suprême !
Je vais le voir... quel trouble extrême !
Tu ne sais pas ce que je sens,
Ce qui se passe dans mes sens.
Heureux momens, bonheur sup...

NANETTE.

Le voilà, Madame.

Mad. DE CORMORAN.

Ah ! . . . ah ! oui ! c'est mon fantôme !

M. PIVOINE, *à part.*

Son fantôme !

Mad. DE CORMORAN.

Nanette, fais-moi le plaisir de t'en aller . . . je veux être seule, absolument seule avec lui ; tu comprends, tu devines ; l'émotion, la sensibilité . . . Va, j'ai tant de choses à lui dire ?

M. PIVOINE.

Je ne suis guère d'humeur à l'écouter.

NANETTE.

Je m'en vas . . . mais, Madame, songez-y pourtant, n'allez pas faire du tort à votre nièce.

Mad. DE CORMORAN.

Nanette, le sentiment ne se commande pas... laisse-moi, pas de réflexion, il n'est plus temps.

NANETTE, *s'en allant dit à Pivoine.*

Ma foi, Monsieur ; tenez-vous ferme.

M. PIVOINE, *à Nanette.*

Comme un roc ! va, sois tranquille.

NANETTE, *s'en allant.*

Le charmant tête à tête.

SCENE XV.

Mme. DE CORMORAN, M. PIVOINE.

Mad. DE CORMORAN, *après quelques minauderies.*

Excusez, Monsieur . . . La timidité . . . inséparable . . . d'une première entrevue . . .

M. PIVOINE.

Madame, certainement..

Mad. DE CORMORAN.

C'est donc vous qui venez...

M. PIVOINE.

Oui, madame... c'est moi, c'est bien moi... Eustache Pivoine.

Mad. DE CORMORAN, *avec sentiment*.

Eustache? ah! le joli nom qu'Eustache.

M. PIVOINE.

Madame, c'est un nom comme un autre.

Mad. DE CORMORAN.

Un nom!... non, Eustache a quelque chose... de.... quelque chose d'attrayant, de séduisant, de touchant... Eustache! la pointe St.-Eustache!... rendez moi mon Eustache!... Ah! il faut avoir une âme pour sentir tout le charme de ce nom-là.

M. PIVOINE.

Le nom ne fait rien à l'affaire, Madame.

Mad. DE CORMORAN.

Si.

M. PIVOINE.

Non.

Mad. DE CORMORAN.

Si.

M. PIVOINE.

Non, et pourvu que je plaise à votre nièce.

Mad. DE CORMORAN.

A ma... comment dites-vous, mon cher Eustache?

M. PIVOINE.

A votre nièce.

Mad. DE CORMORAN.

Cruel! est-ce de ma nièce que vous devez me parler en ce moment.

M. PIVOINE.

Et de qui donc?

Mad. DE CORMORAN.

De qui? méchant! les regards d'une femme tendre, n'ont donc jamais produit d'effet sympatique sur votre cœur, et quand elle s'explique tacitement, faut-il que vous la réduisiez à vous faire elle-même un aveu toujours pénible, des sentimens que les combinaisons du hazard seul font naître quelquefois dans des circonstances, où elle n'est plus maîtresse de se rendre compte des résultats souvent dangereux, que la moindre faiblesse peut amener dans le cours d'une vie, exposée à toutes les attaques de la séduction.

M. PIVOINE, *à part.*

Que diantre me chante-t-elle là ?

Mad. DE CORMORAN.

Eustache ! mon cher petit M. Eustache Pivoine ! . . Je vous en ai dit assez, je vous en ai même trop dit . . . Ah ! je suis sûre que j'ai le rouge sur la figure. . . La pudeur, l'embarras, une explication si franche, si claire !

M. PIVOINE.

Mais, Madame, il est plus clair encore que c'est votre nièce que je viens épouser.

Mad. DE CORMORAN.

C'est impossible.

M. PIVOINE.

Nous signons le contrat aujourd'hui.

Mad. DE CORMORAN.

Non, Pivoine ; non. . . ne signez pas le contrat ; réfléchissez encore, avant d'en venir à une extrémité dont le déréglement d'une imagination vive et ardente n'a pu calculer toutes les suites, et qui peut influencer d'une manière, à la fois funeste et désastreuse, sur la destinée d'une ame trop accessible aux torrens des passions. . . Les passions ! mon cher Eustache, les passions !. . . avez-vous connu les passions ?

M. PIVOINE.

Jamais, Madame !

Mad. DE CORMORAN.

Jamais ! ah Dieu ! que vous êtes heureux ! vous ignorez les tourmens affreux du joug impérieux d'un amour trop fougueux !. . . comme on est ombrageux, soupçonneux, vaporeux, quand on est amoureux !

M. PIVOINE, *à part.*

Ah çà, mais elle est folle.

Mad. DE CORMORAN.

J'ai passé par là, moi. . . j'ai eu sept inclinations, honnêtes !. . . sept amans que j'ai épousés par sentiment.

M. PIVOINE.

Vous avez eu sept maris, Madame ?

Mad. DE CORMORAN.

Hélas ! j'ai enterré le septième, il y a trois mois.

M. PIVOINE.

Et vous voulez vous remarier ?

Mad. DE CORMORAN.

Le veuvage est une solitude ! . . . je suis jeune, très jeune même ; comme vous voyez ; on me trouve quelques appas ; dans ma province, j'avais mille adorateurs et j'aurais pu céder mille fois pour une, aux tendres empressemens de ceux qui me faisaient la cour... Mais on m'a parlé de vous... de vous, de votre esprit, de votre figure . . . au seul nom de Pivoine, toutes les illusions ont disparu, pour faire place à un penchant irrésistible qui a fini par absorber toutes les autres facultés intellectuelles, morales et physiques... Je n'ai plus vu que vous ! je n'ai pensé qu'à vous ! En ville, aux champs, chez moi, dehors ; votre image m'a poursuivie partout !... Je me suis dit : il est pépiniériste, marchand d'arbres ! Eh bien ! tant mieux ! tant mieux ! nous les cultiverons ensemble, et nous ne ferons croître autour de nous que des roses sans épines.

M. PIVOINE.

Tout cela est bel et bon, Madame, je suis sensible aux déclarations que vous me faites, mais rien ne peut rompre les engagemens que j'ai pris avec M. Pernet.

Mad. DE CORMORAN.

Ah dieu !

M. PIVOINE.

Tout ce que je puis faire, c'est de vous aimer.

Mad. DE CORMORAN.

De m'aimer ! . . .

M. PIVOINE.

Comme on aime une tante.

Mad. DE CORMORAN.

Eh bien, Pivoine ! soit, soit . . . je veux bien souscrire à ce barbare arrêt, mais je ne vous quitte plus, d'abord.

M. PIVOINE.

Comment, Madame !

Mad. DE CORMORAN.

Non, je m'attache à vos pas . . je veux habiter les lieux que vous habitez, respirer l'air que vous respirez, vivre où vous vivez . . .

M. PIVOINE.

Mais, Madame, je n'aurai pas de quoi vous loger.

Mad. DE CORMORAN.

Ah! la plus petite place me suffira, pourvu que je vous voie à toutes les heures du jour.

M. PIVOINE, *à part.*

C'est une rage.

Mad. DE CORMORAN, *avec effusion.*

Pivoine! Eustache Pivoine! ne pouvant pas être votre épouse, je serai votre amie, votre meilleure amie.

M. PIVOINE.

Songez donc, Madame, que le monde...

Mad. DE CORMORAN.

Et qu'importe? le monde n'est rien, le sentiment est tout... Pivoine!...

M. PIVOINE.

Madame, je suis votre serviteur.

Mad. DE CORMORAN.

Pivoine!

M. PIVOINE.

Et laissez-moi donc, Madame... non, non, non, non... et cent fois non.

Mad. DE CORMORAN.

Vous déchirez mon ame!

M. PIVOINE, *furieux.*

Vous déchirez mon habit!

Mad. DE CORMORAN, *s'en allant par le jardin.*

Il suffit, traître, un autre me vengera de tes outrages.

M. PIVOINE.

Bon voyage!... J'aimerais mieux envoyer le mariage à tous les diables!... A-t-on jamais vu une obstinée pareille!

SCENE XVI.

NANETTE, M. PIVOINE.

NANETTE, *sortant de la maison.*

Eh, mon dieu! Monsieur, quel bruit! quels cris!

M. PIVOINE, *montrant le pan de son habit tout déchiré.*

J'enrage... Vois donc, Nanette, comme elle m'a arrangé, ta madame de Cormoran.

NANETTE.

Ce n'est rien que ça, Monsieur.

M. PIVOINE.

C'est beaucoup trop... Un peu plus, mon habit aurait l'air d'un spencer.

NANETTE.

Je vous l'avais bien dit.

M. PIVOINE.

La crois-tu dans son bon sens, cette femme-là ?

NANETTE.

Mais entre nous, je soupçonne...

M. PIVOINE.

Il faut qu'elle ait le vertigo ; car tu ne peux te faire une idée de tout ce qu'elle m'a dit.

NANETTE.

Bah! au total, queq' ça vous fait ça, M. Pivoine?

M. PIVOINE.

Comment, qu'est-ce que ça me fait ? tu es bonne là, toi.

NANETTE.

Pour avoir la paix, consentez à ce qu'elle demeure avec vous.

M. PIVOINE.

Je te remercie, j'ai de la tante assez comme ça.

NANETTE.

Tâchez de vous attirer, au moins, les bonnes grâces du cousin ; car si vous vous mettez toute la famille à dos.

M. PIVOINE.

A dos! je ne veux pas non plus l'avoir sur les bras.

SCÈNE XVII.

Les Mêmes, LABUSSIÈRE, *en vieux gentilhomme bas Breton.*

LABUSSIÈRE.

Avec qui... qui qui causes-tu là Na... Nanette ?

NANETTE.

C'est vous, Monsieur! tenez, je parlais justement d'vous avec le futur de mamselle.

LABUSSIÈRE.

Le fu, fu, fu... qu'en', qu'entends-je? vous seriez monsieur Pi, Pi... Pivoine ?

M. PIVOINE.

J'ai cet honneur-là, Monsieur. (*à Nanette.*) Dis-moi donc, cet autre qui bégaye, c'est le cousin ?

NANETTE.

Oui.

LABUSSIÈRE.

Qué, qué, que... qu'est-ce que vous dites ?

M. PIVOINE.

Je dis, Monsieur, qu'assurément je suis ... je suis bien flatté...

LABUSSIÈRE.

Et moi aussi ; je suis cha... cha... charmé de vous co... co... connaître... vous allez devenir notre pa, pa, parent.

M. PIVOINE.

Quelle parenté !

LABUSSIÈRE.

As... As... Aspasie a tout ce qu'il faut, pou... pou... pour plaire; je vous trouve un parti très so... so... sortable, et je pan.. pan... je pense que vous ferez son bo... bo... bonheur.

M. PIVOINE.

Oui, mais sachez, Monsieur.. Votre nom s'il vous à plaît ?

LABUSSIERE.

Mon... mon... mon...

M. PIVOINE.

Votre nom ?

LABUSSIERE.

Je m'appelle Rigogo... Rigobert Gui... Gui... Guillaume de la Brette... Bretaillère, gen... gen... gentilhomme ba.. ba.. bas Breton; ancien co.. co... commandant de la mi... mi... de la milice de Quin... Quin... Quimper Corentin.

M. PIVOINE.

Eh bien, monsieur de la Bretaillère, sachez que...

LABUSSIERE.

Je suis cou... cou... cousin de ma... ma... madame de Cormoran.

M. PIVOINE.

Raison de plus pour...

LABUSSIERE.

Qu'est bien la plu... plu... la plus digne femme que je connaisse.

M. PIVOINE.

Benè sit; mais...

LABUSSIERE.

Elle est ac... ac...

M. PIVOINE.

Acariâtre, vous voulez dire ?

LABUSSIERE.

Non, non ac... commodante... quoiq... quoiq....

quoiqu'un peu cu... cu...

M. PIVOINE.

Curieuse.

LABUSSIERE.

Curieuse, mais elle ra.. rachette ce léger dé... dé... défaut, par tant de charmes... ne trou... trou... trouvez vous pas que...que je lui ressemble.

M. PIVOINE.

C'est vrai, comme deux gouttes de lait.

LABUSSIERE.

Cet air de fa... fa... famille, n'a rien d'éto... to... d'étonnant ; eh bien, Monsieur, je ressemble à ma c... ma c... à ma c.. ma cousine; non seulement de fi. . fi... de figure, mais encore de carac... de caractère. En me prenant par la dou...dou... par la douceur, on fait de moi tou... tou... tout ce qu'on veut.

M. PIVOINE.

En ce cas, Monsieur, je vous dirai, sans m'échauffer la bile, que j'ai fait des réflexions ultérieuressur le mariage.

LABUSSIERE.

U..u ...ultérieures!

M. PIVOINE.

Oui, je sens maintenant que je ne suis pas né pour porter un si pesant fardeau.

LABUSSIERE.

Vous n'êtes pas né... né pour ça.

M. PIVOINE.

Non, et je vais attendre ici M. Pernet, pour lui signifier ma dernière résolution.

NANETTE, *bas à Labussière*

Diantre! empêchez-le de rester, Monsieur.

LABUSSIERE, *bas*.

Laisse-moi faire, va. (*haut à Pivoine.*) Mon.. Monsieur, vous refusez la ni... ni...nièce de M. Pernet, c'est fo... fo... fort bien, li... li... libre à vous, vous ne voyez là ni in...ni in...ni injure ni af.. ni affront; c'est po...po... possible; mais veuillez venir avec moi, sous ces ma..ma . maronniers là-bas, j'aurais deux mots à vous dire en pa.. pa.. en particulier.

M. PIVOINE.

Quatre, Monsieur, si ça vous est agréable.

LABUSSIERE.

Vous êtes bien no..no... bien honnête.

M. PIVOINE, *bas à Nanette.*

A la bonne heure, au moins, s'il est bègue, il n'est pas sourd celui-ci, il entend raison.

LABUSSIERE.

Do..do..donnez-vous la peine de passer.

M. PIVOINE.

Après vous.

LABUSSIERE.

Je n'en ferai rien.

Il tire sa longue épée, en examinant la pointe et la remet tranquillement dans le foureau.

M. PIVOINE.

Qu'est-ce que vous regardez donc?

LABUSSIERE.

Rien.

M. PIVOINE.

Mais encore?...

LA BUSSIÈRE, *avec une extrême politesse.*

Je suis à vous.

M. PIVOINE.

Me voilà, (*bas à Nanette*), ne nous perds pas de vue, entends-tu; car je ne sais ce qu'il veut, moi; ça pourrait être encore un fou d'une autre espèce.

LE BUSSIÈRE, *avec plus de politesse.*

Allons, monsieur, faites voir, du moins que vous êtes un galant homme.

M. PIVOINE, *inquiet.*

Je m'en flatte... diable de politesse; je ne m'y fie pas trop.

NANETTE, *riant sur le devant.*

Ah, ah, ah! je m'doute d'la peur qu'il va lui faire.

SCENE XVIII

NANETTE, M. PERNET.

M. PERNET, *revenant par le fond.*

Ah!... je suis harassé.

NANETTE.

Ce pauvre M. Pivoine!...

M. PERNET, *s'avançant.*

Hein; qu'est-ce que tu dis, Nanette.

NANETTE, *à part.*

Ah mon dieu! M. Pernet! quel contre temps.

M. PERNET.

Tu parlais de...

NANETTE, *troublée.*

Est-il possible ! vous v'là monsieur... déjà ?

M. PERNET.

Je crois bien ; je n'ai pas été plus loin que la Croix-de-Berni ; mon cheval, m'a laissé en route.

NANETTE.

Vraiment.

NANETTE, *comme frappée d'une idée.*

Ah ! monsieur quel bonheur que vous soyez revenu si vîte.

M. PERNET.

Comment ?

NANETTE.

Vous aller tâcher, au moins, de nous en délivrer.

M. PERNET.

Dé livrer, de qui ?

NANETTE.

De vot' M. Pivoine.

M. PERNET.

Vot' M. Pivoine ! Quel est ce ton, mademoiselle .. est-ce qu'il est ici ?

NANETTE.

Oui, oui, monsieur ; et sans l'cousin de mamzelle et un de ses amis, qui sont venus par hasard chasser aux environs, nous aurions été fort en peine.

M. PERNET.

Qu'est-il donc arrivé ?

NANETTE.

Vous avez laissé vot'bête en route ; eh bien M. Pivoine y a laissé son esprit.

M. PERNET.

Son esprit ?

NANETTE.

Eh monsieur, il est fou à lier.

M. PERNET.

A lier !

NANETTE.

Prenez-y garde, au moins, il est méchant dans sa folie et il pourrait bien. .

M. PERNET.

Méchant !

NANETTE.

Oui ; il nous dit des injures.

NANETTE.

Des injures.

NANETTE.

Il a voulu m'battre, moi... moi, telle que vous me voyez

M. PERNET.

Te battre!

NANETTE.

Et si mamzelle ne s'était pas ensauvée dans sa chambre, je crois que d'rage il l'aurait battue elle-même.

M. PERNET.

Se pourrait-il?... Aspasie?... où est-elle?... Aspasie!

SCENE XIX.

Les Mêmes, ASPASIE ET EUGENE.

ASPASIE, *paraissant sur le seuil de la porte.*

O ciel! mon oncle de retour!

EUGÈNE.

M. Pernet!...

M. PERNET.

Viens donc, ma bonne amie, et toi aussi, mon cher Eugène. Venez donc me raconter ce qui s'est passé dans mon absence

ASPASIE.

Ah mon oncle, dans quel embarras nous nous sommes trouvés!

NANETTE.

Et nous nous trouvons encore!...

M. PERNET.

Il est donc bien vrai que M. Pivoine...

NANETTE, *lui faisant signe des yeux tout en parlant.*

N'est-ce pas, mamzelle, que sans M. Eugène vot' cousin, et son amis...

ASPASIE.

Ah! mon oncle! je ne sais pas ce que je serais devenue.

M. PERNET.

Dis-moi... où est M. Pivoine?.. Que fait-il en ce moment?

EUGÈNE, *étonné et regardant tout le monde.*

M. Pivoi...

NANETTE, *lui faisant des signes.*

Eh oui!... où est-il?

EUGÈNE, *embarrasse.*

Ma foi... il est dans le jardin... vous savez donc... M. Pernet...

M. PERNET.

Hélas, oui ! je sais toutes les obligations que je t'ai, à toi et à ton ami.

EUGÈNE, *interdit.*

Ah !...

NANETTE.

Je viens de raconter à not' maître comm' quoi le futur de mamzelle n'est plus dans son bon sens, et que...

EUGÈNE.

Ah ! tu as dit cela à M Pernet.

M. PERNET.

Je t'en prie, mon cher Eugène, ne le quitte pas qu'il ne soit parti.

NANETTE.

Oui, certainement ; trouvez les moyens de nous en débarasser.

En ce moment, M. Pivoine paraît par le fond à gauche, en se tenant en garde avec une épée contre La Bussière, qui le poursuit à la manière des grands tireurs d'armes.

SCENE XX.

Les Mêmes, M. PIVOINE, LA BUSSIERE.

M. PIVOINE, *dans la coulisse.*

Mais, écoutez-moi... écoutez-moi, vous dis-je ?

LA BUSSIÈRE.

Allons donc, monsieur, cou, cou... courage... une... deux...

M. PIVOINE.

C'est une malédiction !

EUGENE, *courant vers La Bussière, lui dit à part.*

S auve-toi malheureux... voici l'oncle.

SCENE XXI

Les Précédens, excepté LA BUSSIERE.

M. PIVOINE, *furieux ayant encore l'épée à la main.*

Que le diable t'emporte, va, infernal bègue !

NANETTE, *à M. Pernet.*

Ah mon dieu, monsieur prenez garde, le v' là avec une épée à la main.

M. PERNET, *effrayé et s'éloignant.*

Vraiment !... Aspasie, viens par ici... mon cher Eugène, mets-toi là devant nous... empêche-le d'approcher.

M. PIVOINE, *courant çà et là l'épée à la main, comme un homme égaré.*

Maudit enragé! me voilà hors de tes pattes, bien fin qui m'y prendra.

NANETTE.

Comme il est en colère!

M. PIVOINE, *revenant sur le devant de la scène.*

Il faudrait avoir un corps de fer pour y suffire. (*Apercevant M. Pernet*). Ah!.. vous voilà, M. Pernet!

M. PERNET, *se cachant derrière Eugène.*

Eugène!...

EUGÈNE.

Ne craignez rien.

M. PIVOINE.

Et vous aussi, mademoiselle Aspasie!...

M. PERNET, *croyant l'adoucir par un ton compâtissant.*

Qu'avez-vous, mon cher M. Pivoine?..

M. PIVOINE.

Ce que j'ai? Ce que j'ai! j'ai ce que vous savez tout aussi bien que moi. (*Il jette l'épée avec violence, tout le monde fait un mouvement de frayeur*), avec votre madame de Cormoran, et votre gen... gen... gentilhomme ba, ba, bas Breton... j'en ai par-dessus la tête... j'aimerais mieux maintenant épouser le diable! votre serviteur!

SCENE XXII.

M. PIVOINE, ASPASIE, NANETTE, EUGENE, M. PERNET.

EUGENE.

M. Pivoine!...

M. PERNET.

Laisse-le aller, mon cher ami, laisse-le aller... bon dieu! quel déluge de paroles?

NANETTE.

Eh bien, monsieur, y avez-vous compris quelq' chose.

M. PERNET.

Pas seulement un mot.

ASPASIE, *à part.*

Ni moi non plus, je l'avoue.

M. PERNET.

Ah! Nanette, il semble que mon cheval soit mort tout exprès, comme par inspiration, pour m'empêcher d'aller chez le notaire, et de conclure un mariage qui aurait fait le malheur de ma nièce.

NANETTE.

C'est vrai; cette pauvre bête lui a rendu là un fier service.

M. PERNET.

Mais où est ton ami, Eugène, que je le remercie aussi de dévouement.

EUGENE, *apercevant La Bussière.*

Le voici. (*Il va au devant de lui*). Viens, viens mon cher La Bussière... M. Pernet veut te voir et te...

LA BUSSIERE, *bas à Eugéne.*

Que dire, que faire à présent?

EUGENE, *de même.*

Crainte de mal parler, tais-toi.

LA BUSSIERE, *bas.*

C'est dit; je suis muet.

EUGENE, *à M. Pernet.*

Voilà mon ami que j e vous présente.

M. PERNET.

C'est à vous, monsieur, que je dois, dit on, l'avantage d'être délivré...

LA BUSSIERE, *ouvrant une grande bouche.*

Han... hi... han!

M. PERNET, *à Eugène.*

Eh bien, qu'est-ce qu'il a donc, ton ami?

LA BUSSIERE.

Ho hé... hi ho... ho hu...

M. PERNET.

Je vois que monsieur a quelque difficulté à s'exprimer.

LA BUSSIERE.

Hi han... han hi... ah! ah?

M. PERNET.

Tu entends peut être ce langage-là, toi? qu'est-ce qu'il dit?

EUGENE.

Il dit que l'accident arrivé à M. Pivoine, n'est pas une raison pour que ma cousine soit privée d'un mari; et que, pour la dédommager de la perte qu'elle vient de faire, vous devriez consentir à nous marier.

M. PERNET.

Comment, han hi, ha, ha, signifie tant de choses?

EUGENE.

Oui, M. Pernet;

LA BUSSIERE, *mettant la main d'Aspasie dans celle d'Eugène.*

Hin... hin... hon...

M. PERNET.

Ah! ces gestes-ci, je les comprends bien; reste à savoir si Aspasie...

ASPASIE.

Moi, mon oncle, je ne suis pas muette; et si vous me demandez mon sentiment, je vous répondra franchement que mon cousin me plait, et que je le préfère à M. Pivoine...

LA BUSSIERE, *l'approuvant.*

Hi, hi, han, han, han, han, hi, hi...

EUGENE.

Je crois que c'est clair à présent M. Pernet?

M. PERNET.

Oui, très-clair; Eugène, tu amèneras demain ton père, et nous causerons plus amplement de cette affaire-là...

EUGENE.

Vraiment... je pourrais espérer...

M. PERNET.

Oui, espère... pour vous, monsieur, qui avez le malheur d'être muet, croyez que je fais les vœux les plus sincères pour que vous recouvriez bientôt la parole...

LA BUSSIERE, *d'un air naïf.*

Vous êtes bien bon, monsieur, je vous remercie.

M. PERNET.

Il n'y a pas de quoi.

VAUDEVILLE.

AIR : *Vaud. de jadis et aujourd'hui.*

Mon cher Eugène, je t'invite
A conserver bien ton sang-froid;
Que cet exemple te profite;
Pour ta gouverne, souviens-toi
Que telle chose qui t'arrête,
Ou puisse te contrarier,
Il ne faut pas perdre la tête
Lorsque l'on va se marier.

NANETTE

Vive une noce; on saute, on danse;
Chacun s'en donne comme il faut.
Le garçon meurt d'impatience,
La fille ne dit pas un mot.
Tout l'jour on prolonge la fête;
Nos jeunes gens sont contrariés....
Quand minuit sonne, tournez la tête,
Crac! on n'voit plus les mariés.

LABUSSIERE, *au public, après quelques Lazzis.*

Messieurs, que cette bagatelle
Amuse un instant vos loisirs;
Nous ne cherchons, par notre zèle,
Qu'à multiplier vos plaisirs.
Oui, c'est là notre seule envie;
Nous tâchons, pour les varier,
Qu'ici Momus et la folie
Viennent souvent se marier.

FIN.

